

La guerre a détruit Chabag

Dans un numéro de *L'Abbeille*, paru il y a quelques mois, M. Pierre Grellet évoquait cette curieuse colonie de vigneron vaudois qui a nom Chabag et qui, à une portée de fusil de la Russie, étale ses vignobles aux grappes abondantes aux confins de la Roumanie. D'aucuns enviaient alors le sort de ces populations paisibles, occupées à soigner leurs cépages avec la même sérénité que le Candide de Voltaire devait mettre à cultiver son jardin.

De ce hameau mi-vaudois, mi-roumain, qui tenait encore à notre canton par tant de fibres, il ne subsiste plus que des ruines glacées. Seules quelques habitations ont échappé aux dévastations de la guerre.

Le conflit qui jette les peuples les uns contre les autres et qui, aveuglément, distribue ses coups au hasard des conjonctures militaires, ce rude et impitoyable conflit a eu raison d'une petite colonie forgée par plus d'un siècle de patience, d'efforts et d'intelligent courage.

Comme un pavé tombe dans une mare, la guerre a chu sur Chabag, disséminant ses habitants aux quatre coins de l'Europe, exilant en de lointaines patries des populations que le destin semblait avoir définitivement attachées à leurs coteaux échelonnés.

La chronologie des événements est malaisée à établir à distance. Aussi bien avons-nous demandé à l'un parmi les rescapés de ce cataclysme de nous en confier les épisodes.

— Dans la nuit du 27 au 28 juin, nous dit M. Georges Thévenaz, fils de M. Jean-Louis Thévenaz, propriétaire viticulteur à Chabag et retiré depuis au Bois-Gentil sur Lausanne, dans cette nuit tragique, un télégramme du Ministre suisse à Bucarest invitait impérieusement les Suisses de Chabag à quitter sans délai la localité. Un train spécial, organisé par l'administration roumaine, recueillit trente personnes qui purent s'enfuir avant l'arrivée des soldats russes.

Comme bien on l'imagine, un semblable départ ne se prépare point. On emporte ce qu'on peut. Des vêtements dans une valise, quelques objets chers, les papiers indispensables — quand on peut mettre la main dessus — un peu de numéraire.

Dernière soi demeurent, impassibles, les vignobles aux abondantes promesses, la demeure où l'on grandit, les caves pleines de vin

et ces souvenirs abstraits mais attachants, que créent des années de résidence dans une terre aimée.

A Bucarest, les réfugiés sont recueillis par des membres de la colonie suisse. On vit comme on peut, heureux de cette hospitalité fournie, dans l'attente des événements. Mais l'espoir de regagner la patrie s'étouffe peu à peu sous la pression des circonstances. Et cependant, il faut vivre, il faut agir, comme on dirait ici, il faut « voir venir ».

Quatre parmi les familles recueillies décident de rentrer en Suisse: les Margot, les Girod, les Laurent et les Thévenaz. Tous noms qui fleurirent bon l'accent du cru. Les Girod se rendent à Genève, les Laurent à Lausanne, les Margot se disséminent dans le Valais et dans le canton de Vaud, quant aux Thévenaz, ils s'installent, comme on l'a dit, à Bois-Gentil sur Lausanne.

Ils y connaissent la dure existence qui est celle de tous les rapatriés. Des difficultés, qu'on cache comme on peut et sur lesquelles beaucoup de sympathie verbale met peu de baume...



La Grand'Rue à Chabag.

N'en parlons pas ici. Et demandons à M. Georges Thévenaz quelques souvenirs sur un Chabag qui n'est plus.

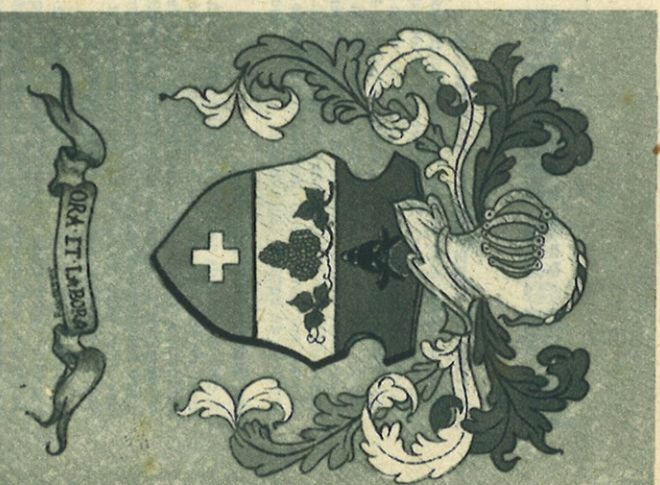
— Le pays, nous dit notre interlocuteur, était extrêmement fertile. Mon père avait là-bas des vignobles étendus, et nous élevions, en outre, quelques chevaux. Beau métier que le nôtre! Le vin certes ne se vendait pas cher — une année, il n'atteignit pas 6 centimes le litre —, mais il y avait la quantité.

— Et vous parliez quelle langue?

— A vrai dire, nous en parlions plusieurs, répond M. Thévenaz: le français, l'allemand, le roumain et le russe. Mais nous nous exprimions plus volontiers en français. Car le village, qui groupait moins de 1000 habitants, était arrivé à un stade ethnique assez composite. Des quelque cent familles suisses qui y vivaient, beaucoup avaient perdu contact avec la mère-patrie. Certaines même s'étaient assimilées par alliance à l'élément roumain de la population, quand encore elles ne s'étaient pas ou russifiées ou germanisées.

Mais chez beaucoup, le sentiment patriotique était demeuré très vif. Si, bien sûr, Chabag ne ressemble en rien, à beaucoup de point de vues, à tel des villages vignerons vaudois, sous d'autres aspects, il semble que certains éléments nous rapprochaient du pays. Ainsi, la boucle du Dniestr au bord duquel est installée Chabag ressemble de loin au lac Léman. Cette nappe d'eau, comme le Léman aussi, fait frontière: de ce côté la Roumanie, de l'autre la Russie.

Et puis, il y a les caves, qui sont vastes, profondes, sonores et hospitalières comme

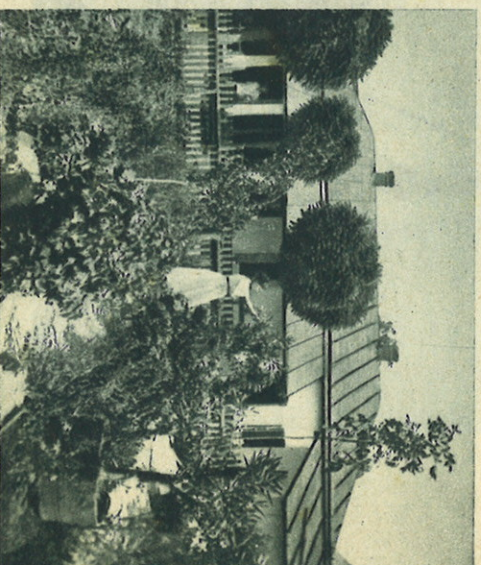


Les armoiries de la colonie de Chabag, dont la devise: « Ora et labora » (prie et travaille), se trouve être la même que celle de la vénérable confrérie des vignerons vaudois...

celles d'ici. Les usages, aussi, dont quelques-uns — peu, il est vrai — se sont perpétués avec les années.

Le triste, conclut mon interlocuteur, c'est que cette année, le 11 novembre exactement, nous devions fêter le 120^e anniversaire de la fondation de la colonie. La date est une pure coïncidence sentimentale, je veux bien, mais les sentiments, c'est bien dans le fond ce à quoi on tient le plus quand, comme nous, on a perdu tout le reste... F.

Une des maisons de M. Thévenaz, père de notre « interviewé ».



A la bonne volonté... A des milliers de kilomètres de Lavaux, les gestes rituels de la dégustation vigneronne se perpétuent intacts.



1939

L'église date de 1847 et longtemps un pasteur y prêcha en allemand et en français. Aujourd'hui, un pasteur hongrois occupe ce poste.



Un village suisse en Roumanie

PAR PIERRE GRELLET

Une parcelle détachée de la Suisse existe depuis 120 ans à l'extrême orient du continent européen. Un village suisse, fondé par des vignerons vaudois en 1822, a survécu depuis lors à toutes sortes de vicissitudes politiques et économiques. Il a connu la prospérité et la décadence. Son nom, Chabag, est celui de vins bien connus autour des rives de la mer Noire. Ces vignobles continuent à être cultivés par les descendants de ceux qui les fondèrent et dont beaucoup sont restés profondément attachés à la mère-patrie.

Frédéric-César de la Harpe, le fondateur de la liberté vaudoise en 1798, avait été longtemps précepteur à la cour de Russie. Le tsar Alexandre, l'allié, puis l'adversaire de Napoléon, avait été son élève. Le pays de Vaud devenu canton suisse, de la Harpe survécut pendant près de quarante ans à cet événement, continua à s'intéresser au développement de son pays natal. Celui-ci passait vers 1820 par une crise économique qui rendait difficile la vie des paysans. Un certain nombre cherchèrent à s'expatrier. L'ancien précepteur de la cour impériale avait conservé de nombreuses et influentes relations en Russie. Ce fut par son intermédiaire qu'un groupe d'agriculteurs

1 Les fils d'émigrés font aujourd'hui leur service militaire dans l'armée roumaine. 2 Jean Thévenaz a près de 100,000 litres de vin en cave, qu'il cherche à placer malgré la mévente actuelle... 3 Henri Chevalley, à côté de l'agriculture en déficience, assure le service d'autobus entre Chabag et Cetatea Alba. 4 Paul Margot, tête de chez nous et bon patriote, qui envoya son fils en Suisse faire la mobilisation, en septembre dernier. 5 Mlle Girod, fille du consul, a suivi les classes dans le Jura Bernois et reste en contact, par

vaudois, conduit par Louis-Vincent Tardent, des Ormonts, obtint l'autorisation de se fixer dans la province russe de Bessarabie, située sur la côte occidentale de la mer Noire.

C'était un pays fertile, mais négligé qui avait souvent servi de passage aux armées russes se dirigeant sur Constantinople. Tardent et ses compagnons se mirent à coloniser le pays. Ils y plantèrent les vignobles qui firent le renom du village et figurèrent avec honneur, pendant un siècle, sur les tables des grands seigneurs de la Russie tsariste. Beaucoup de descendants des premiers colons vivent encore. On retrouve parmi eux, parfois déformés par la prononciation indigène, les vieux noms vaudois de Thévenaz, Margot, Laurent, Chevalley, Forney. Avec le temps, des Suisses d'autres cantons vinrent rejoindre leurs compatriotes. Vers 1840, on y vit arriver un citoyen de Bâle-Campagne, Martin Stohler, un des trois seuls survivants d'une terrible épidémie qui avait désolé son village de Pratteln. Ses descendants vivent toujours dans leur nouvelle patrie des bords de la mer Noire. On y rencontre aussi des Gander, originaires de l'Oberland bernois. Les instituteurs et les pasteurs furent suisses jusqu'à ces dernières années. Un des instituteurs, Georges Girod, de Champoz, dans le Jura bernois, venu à Chabag

(Suite et fin en page 26.)

la lecture, avec les choses du pays. 6 Mme Sufléry, arrière-arrière-petite-fille du fondateur de Chabag, vient chaque année passer quelque temps dans le beau village suisse. La voici renouant connaissance et accompagnée de sa fille, tenant un bouquet. 7 C'est en 1892 que Georges Girod, maître à Champoz au Jura Bernois, vint à Chabag. Il compte parmi les meilleurs experts dans l'art de la vigne qu'il cultive et étudie depuis des années. Le Conseil fédéral l'a nommé agent consulaire de Suisse pour la Bessarabie.

1



2



3



4



5



6



A gauche: Les chevaux à l'abreuvoir dans la cour de la ferme.

Ci-dessous: Les descendants de Louis-Vincent Tardent habitent, aujourd'hui encore, la petite maison où le fondateur de Chabag vécut de 1822 à 1836, année de sa mort.



A droite: La mairie était administrée sous le régime russe par la colonie suisse. Aujourd'hui, le gouvernement roumain y a placé des fonctionnaires originaires d'autres provinces du pays.

Ci-dessous: Dans les bonnes années, les vignes donnent un million de litres de vin, chiffre en régression actuellement. Voici de belles et anciennes caves bien comprises. Cellier à côté du pressoir P.M.

